

Voies antiques de la moyenne vallée de l'Huveaune

L'histoire de Roquevaire et de ses seigneurs, d'Albanès (1), est un ouvrage remarquable du point de vue de l'érudition, mais il est malheureusement entaché d'un parti-pris évident, et ce savant a cru pouvoir y nier l'existence de Lasa en tant qu'agglomération avant le XII^e siècle.

Or l'existence de ce village, d'où devait sortir Roquevaire, est attestée par plusieurs actes authentiques et nous croyons avoir découvert son emplacement. Nous allons y pratiquer des fouilles.

C'est pour compléter l'étude systématique de ce village disparu que nous avons abordé celle des routes qui devaient le desservir. Mais, M. Fernand Benoit a bien voulu nous faire remarquer qu'un travail sur les chemins antiques qui parcouraient la moyenne vallée de l'Huveaune serait intéressant en soi. Il n'a jamais été tenté, et peut apporter une contribution, si minime soit-elle, à l'histoire de la vallée de l'Huveaune.

Et comme à tout prendre le Roquevaire médiéval est fort rapproché du point où nous plaçons Lasa, nous avons songé que les conclusions auxquelles nous arrivons pour le bourg disparu peuvent parfaitement s'appliquer à Roquevaire. Si obscure qu'ait pu être l'existence de Lasa avant le XI^e siècle, même si ses habitants étaient peu nombreux, il est évident qu'il leur fallait des moyens de communication avec les régions avoisinantes.

(1) *La ville de Roquevaire, ses seigneurs - 1881.*

Provence Historique, t. x, fasc. 41, juillet-septembre 1960.

A en croire Albanès et le compilateur qui l'a suivi dans ses conclusions, un seul chemin, celui du Pujol, traversait la commune de Roquevaire, et cela depuis l'antiquité jusqu'au milieu du XVII^e siècle, laissant ainsi à plus de 2 kilomètres les agglomérations successives de Lasa et de Roquevaire.

Quel dommage qu'Albanès ait eu un tel mépris pour l'archéologie qu'il traitait dédaigneusement de « fragments de pots cassés », et que son compilateur se soit contenté de répéter ce qu'on avait dit avant lui, sans chercher si de récentes découvertes d'antiquités ne devaient pas faire reconsidérer la question!

Remarquons tout de suite que malgré son étroitesse en certains endroits le défilé ou vallon de Saint-Vincent dans le thalweg duquel coule l'Huveaune est un lieu de passage naturel entre la plaine de l'Huveaune moyenne et celle du Merlançon.

La faible pente de la rivière, son débit modeste, et la largeur du défilé qui de part ou d'autre du cours d'eau n'est jamais inférieure à 50 mètres — sauf en un point où il ne mesure que 30 mètres — ont dû de toute antiquité permettre aux hommes d'aller du Merlançon à l'Huveaune moyenne en suivant la rivière sans escalader et franchir les montagnes qui l'enserrent à l'Est et à l'Ouest.

Le village de Lasa était situé sur les pentes de la colline qui bordent la rive droite de l'Huveaune.

Plusieurs sentiers ou chemins permettent de descendre à l'Est en suivant une pente douce de Lasa à Saint-Vincent.

Le vallon ou gorgue Sainte-Anne dans lequel se trouvait le village se termine 200 mètres plus bas au pied de la face nord du Roc-Sainte-Anne (propriété Baume). On descend donc sans à-coups en suivant le thalweg, du site du village jusqu'au dit roc, au pied duquel coule l'Huveaune. L'entrée de la gorgue est dominée à l'Est par un petit plateau qui surplombe de quelques mètres l'endroit où venaient se croiser plusieurs des chemins antiques que nous allons décrire. Un petit escalier taillé dans le roc permet de descendre du plateau au carrefour. Il était donc très facile de gagner l'une des routes qui passaient au pied même du village.

Quels étaient les chemins ou routes qui parcouraient notre commune et dont beaucoup aboutissaient à Lasa, ou passaient au pied des pentes sur lesquelles il était bâti. Nous les diviserons en deux catégories : chemins préromains et chemins romains.

CHEMINS PRÉROMAINS

Quelques-uns sont fort anciens, ce sont en quelque sorte des chemins naturels qui unissent le massif montagneux de la Colombière sur la rive droite de l'Huveaune, dans lequel se trouvait Lasa, avec le littoral de la mer vers Marseille, ou avec le massif de la Sainte-Baume. Ils empruntent des gorges ou des vallons et, à cause de leur situation dans un massif sauvage et désertique, ils ne sont plus fréquentés de nos jours que par les chasseurs, les exploitants forestiers et les excursionnistes. Il est probable qu'ils furent utilisés dès que les populations indigènes de notre commune nouèrent des relations avec les populations du rivage. Ils suivent souvent des crêtes pour aller d'un vallon à l'autre, ils sont jalonnés par des castellas ou des grottes. Beaucoup d'entre eux durent être employés plus tard par « les Grecs de Marseille (qui) ne manquèrent pas de chemins ou *frayés*, qui existaient depuis longtemps » (2).

De Marseille à Auriol, par Allauch

De ce type, nous voyons se diriger de la mer vers Lasa un chemin qui, du Saut du Maroc (ou Maù-Ro), non loin de Marseille, au bord de la mer, se détachait de la voie de Marseille à Martigues, passait à Saint-Joseph, touchait Allauch — qui fut avant la conquête romaine « un centre politique (indigène) d'importance, groupant une population relativement nombreuse et civilisée » (3) — pénétrait dans le massif de l'Etoile, passait à la Baume-Sourne où l'on a trouvé de nombreux silex et poteries néolithiques, suivait dès lors les crêtes sur les limites d'Allauch et de Roquevaire, puis sur celles de Roquevaire et de Peypin, depuis le vallon de la Sarayasse jusqu'au vallon de Font-de-Mule, coupait là le chemin de Pichauris à Lasa dont nous parlerons plus bas, descendait vers Pierrascas, puis entrait dans la vallée du Merlançon en face la gare d'Auriol-Saint-Zacharie et de là gagnait Auriol en suivant les crêtes sur la rive droite de l'Huveaune.

(2) De Gérin : *Antiquités de la vallée de l'Arc*, p. 75.

(3) Cf. Michel Clerc : *Massalia*, p. 146.

Ce chemin est jalonné, nous venons de le voir, par des habitats néolithiques. Il est appelé dans le registre des Reconnaissances passées aux héritiers de Bertrand de Flotte (Archives de Roquevaire) « *lo camin marsillés* » (1318). On l'appelle toujours dans la région : *lou camin d'Alaù*. Il traverse le quartier dit : le Marseillais. Depuis au moins 1318, tout ce vaste quartier de sauvages vallons et de blanches tables calcaires porte le même nom.

On y trouve : le Col du Marseillais, la Plaine marseillaise, la Tête de la Basse Marseillaise, le vallon du Marseillais, la Tête du Marseillais.

Or, nous sommes là, à 20 kilomètres de Marseille, en territoire de Roquevaire, séparés du « terradou » par toute l'étendue de la commune d'Allauch.

Ces lieux-dits, toujours vivants de nos jours, dans la toponymie roquevairoise, peuvent-ils plus clairement indiquer que c'est par là que l'on passait pour aller de Lasa (puis de Roquevaire) à Marseille ?

De Lasa au Plan d'Aups, par la Targe

Une dérivation du chemin de Marseille à Auriol par Allauch se détachait à la Colombière, à 500 mètres au nord-ouest de Lasa, descendait au bord de l'Huveaune et, défilant sous les escarpements qui portent le castellas, franchissait la rivière au gué de la Serpén, passait au-dessus du tunnel de la voie ferrée à proximité immédiate d'un établissement gallo-romain (4), escaladait le coteau au nord de la Gardi de Roquevaire, descendait vers la Révaille, suivait les limites de Roquevaire et d'Auriol, touchait à l'huilerie romaine de la bastide Benoit (5), continuait à délimiter sur près de 2 kilomètres les territoires d'Auriol et de Roquevaire, passant entre la

(4) Sur les limites de Roquevaire et d'Auriol. Découvert par nous, en 1937. Après la parution de la F.O.R., il est signalé ici pour la première fois.

(5) Un contrepoids bien conservé d'huilerie romaine y sert de borne aux territoires de Roquevaire et d'Auriol. Découvert par notre ami Léon Benoit, de Roquevaire, nous avons cru pouvoir le signaler à l'auteur de la F.O.R., que nous avons l'honneur d'accompagner sur les lieux.

Dans les murs de la bastide, à quelques mètres du contrepoids, nous avons noté la présence de très nombreux fragments de tegulae, dolia, meules en basalte, etc.

Gardi d'Auriol au Nord et la villa de Villecroze au Sud, arrivait enfin entre les montagnes de Bassan et du Baù-Rouge (ou des Carubi), au Baù de la Targe, se divisait là en deux chemins, l'un descendant au Sud vers Rioux, et Saint-Jean-de-Garguier, l'autre remontant au Nord vers Roussargue, franchissait la crête qui sépare les vallons de Bassan et de Daurengue, en face la villa de ce nom (6) et descendait vers Roussargue d'où elle se dirigeait vers le Plan d'Aups.

Le C.S.V. est remarquablement muet sur les voies antiques qui traversaient notre commune, et nous n'y avons rien trouvé en ce qui concerne celle qui nous occupe. Les Archives de Roquevaire la mentionnent en 1368 à « *Las Salletas à la Rieraille* » (7).

Notre voie est décrite dans le rapport d'ouverture des carrières du 13 avril 1609 (Archives de Roquevaire).

Elle est ensuite mentionnée dans plusieurs actes aux mêmes archives, entre autres, en 1684 : « *au quartier des Sallettes ou le terme près carrairade* ». Le terme en question est le contrepoids d'huilerie qui sert de borne à Roquevaire et Auriol.

Ce chemin encore fréquenté de nos jours sur une grande partie de son parcours est connu sous le nom de carreirade. Il est jalonné nous l'avons vu par quatre établissements gallo-romains, il passe à proximité du castellas de Lasa, puis entre la Gardi de Roquevaire et celle d'Auriol non loin de l'oppidum du Baù Rouge et l'embranchement qui va à Saint-Jean-de-Garguier passe à quelques mètres de la grotte de Saussette (8). Il sert de limite sur une longueur importante aux deux communes voisines; il gravit quelques-unes des plus hautes collines de la commune; il suit les crêtes entre Bassan et Daurengue.

(6) Les frères Bosq y ont recueilli plusieurs antiquités, entre autres un vase contenant des bijoux en bronze et une inscription du IV^e siècle. On a trouvé au même endroit, en 1905, les restes d'une maison gallo-romaine, plusieurs débris de sculpture dont une petite lionne en marbre blanc, des monnaies du I^{er} au IV^e siècle, etc.

Cf. Gérin-Ricard : *Sculptures...* et C. Jullian : *Inscriptions...*

(7) Nous trouvons déjà ce nom dans une charte de 1177 (n^o 759 du C.S.V.) : *a loco que dicitur Saletas superius versus Savart* (Vède). C'est la partie auriolaise du même quartier.

(8) Sondée par Fournier, puis par Bout de Charlemont, elle a été fouillée par M. Léon Benoit. Y ont été trouvés : haches, silex, couteaux et outils divers, belles pointes de flèches, tranchets géométriques; poinçons, aiguilles, spatules, etc., en os, parures en dents d'animaux percées, vases droits très abondants, fragments de faisselle, etc... Cf. B.D.R., t. I, p. 314.

Cette voie mettait Lasa en communication avec la vallée supérieure du Vède et le Plan d'Aups.

De Lasa à Marseille, par Pichauris

De Lasa, un chemin allait à Marseille par Pichauris et la vallée du Jarret.

Du roc Sainte-Anne, il gagnait à quelques centaines de mètres au sud le quartier du Roland (9) suivant le même tracé que devait emprunter plus tard en cet endroit la voie romaine de Rioux à Lasa par Saint-Estève, et que suit à peu près de nos jours la voie ferrée. Parvenu à peu de distance de l'actuel passage à niveau, il tournait vers l'Ouest, pénétrait dans le vallon d'Ansenas, ou d'En Sénas, le suivait jusqu'à la source qu'il laissait à sa gauche.

On sait que le monastère de Saint-Pons de Gémenos possédait au XIII^e siècle à Roquevaire un vaste domaine connu sous le nom de *Tènement de Saint-Vincent*, dont le centre était la chapelle de ce nom. Des contestations s'étant, sans doute, élevées entre le susdit monastère et les seigneurs de Roquevaire, un acte d'accord fut passé le 15 avril 1247 entre les parties (Arch. départ. Fonds de la Major). Il nous donne les confronts du Tènement de Saint-Vincent : *il confronte... l'Huveaune... le Rolland et d'autre part la voie publique qui est entre le clos de Saint-Vincent et le clos des seigneurs de Roquevaire, et d'autre part la colline (dite) marseillaise... Pierrascas... Le Merlançon.*

L'examen de cette charte démontre que la dite voie publique n'est autre que celle dont nous nous occupons.

Les limites du Clos de Saint-Vincent sont connues, on les retrouve dans les lieux-dits actuels; de même que le Clos des seigneurs de Roquevaire — aujourd'hui le Clavier — au sud de notre voie. *Le vallon d'en Cenass* cité dans la charte limite bien et borde le chemin de Pichauris.

(9) « Rollando - 1247. Archives de la Major » (Mortreuil).
Roulan - 1318 — Roulan - 1549 (Archives de Roquevaire).

De la Font d'en Senas (10) le chemin gagnait le vallon de Nertha où M. Léon Benoit a fouillé l'ossuaire énéolithique de la Baume de Foule contenant les restes d'une cinquantaine d'individus, un grand nombre de pointes de silex amygdaloïdes, de magnifiques parures à dents d'animaux, des pendeloques en serpentine, quartz, etc. (11).

Nous avons vu que le chemin du Saut du Maù-Ro à Auriol passe au même point.

C'est en effet peu après le Col du Marseillais que ces deux chemins se croisent. Ensuite notre chemin passait au quartier du Regage, atteignait Pichauris (12), défilait sous l'éperon rocheux où devait s'élever plus tard le château de Nerf, et gagnait Marseille en suivant le thalweg de la vallée du Jarret, où il se confondait avec « la voie de Pourcieux à Marseille » (13).

Chemin de Lasa à Lascours et Peypin

Un autre chemin d'importance locale mettait en communication les castellas de la commune de Roquevaire : ceux de Lasa, de la Culasse, des Escanebières.

Il nous est attesté par le rapport de 1609, puis par les délimitations des bois communaux de Roquevaire et de Peypin des 19 mars 1627 et 26 mars 1633 (Archives de Roquevaire).

Il permettait d'aller « de l'oratoire Sainte-Anne » à Aubagne par Lascours, d'une part; et d'autre part, à Peypin. Il se dirigeait à droite ligne jusqu'à la Baulme Colombière par-dessus le Clos de Saint-Vincent. Il passait donc à Lasa même; il passait ensuite à Capiens, au pied de la grotte où M. Léon Benoit a découvert un ossuaire contenant 20 corps, de la poterie et des pointes de flèches;

(10) M. Bout de Charlemont y a découvert un habitat préromain. *retrade* (1735), etc. (Arch. Roq.)

(11) Nous avons toujours vivement engagé notre vieux maître et ami à publier les découvertes faites par lui dans cette grotte et sur lesquelles une raison de convenance nous empêche de nous étendre. Nous savons que cette publication apporterait une contribution sensationnelle à la préhistoire de notre pays.

(12) Nous y avons noté la présence de débris gallo-romains, entre autres deux meules en basalte, dans un mur, à 20 m. au Nord de la ferme de Pichauris.

(13) Cf. Gérin-Ricard : A.V.A., p. 116.

se divisait un peu plus loin en deux branches, l'une allant vers Peypin au Nord, l'autre par le vallon du Marseillais et se dirigeant vers Lascours, au Sud. Avant d'arriver dans ce quartier et après avoir suivi sur une certaine distance les crêtes à l'Est du vallon, notre chemin défilait sous l'oppidum de Lascours qui domine la source et la grotte de la Culasse, passant à proximité immédiate de la grotte (14).

De Lascours, la voie se dirigeait vers Aubagne, passant au quartier de l'Antique, où « sur le bord nord d'une carriere existe un gisement de poteries romaines qui affleure sur une distance de plus de 30 mètres et où l'on a découvert une urne cinéraire en plomb renfermée dans un vase en terre ».

Le quartier de l'Antique est proche de la villa Cornaud où l'on a trouvé de nombreux antiques, entre autres des restes d'engins agricoles, des monnaies marseillaises et romaines, des fragments d'inscriptions, etc. (15).

De l'Antique, après avoir défilé à proximité du Castellans des Escanabières (16), la voie ne tardait pas à pénétrer dans le territoire de la commune d'Aubagne, où nous ne la suivrons pas, bien qu'elle soit jalonnée par plusieurs villas gallo-romaines, dont une assez riche pour notre région (17).

Cette voie existe encore de nos jours, en grande partie, à l'état de sentier, de chemin charretier ou de carriere, de Sainte-Anne à Lascours; de Lascours à Favery son tracé est suivi en partie par le chemin départemental n° 44 E de Napollon à Roquevaire.

Chemin d'Allauch à Rioux

Il se détachait, au Puits de l'Arroumi, de la voie du Saut du Maù-Ro à Auriol, pour franchir transversalement le bas de la commune de Roquevaire et mettre en relation directe le massif

(14) On y a trouvé les restes de cinq individus et de la poterie robenhausienne. Tout autour de la grotte, dans les champs, des poteries néolithiques et robenhausiennes et « d'autres poteries qui paraissent romaines ». Tous ces vestiges attestent une longue occupation.

Cf. Fournier : *Découvertes de stations néolithiques à Lascours*.

(15) Cf. Gérin-Ricard : *Sculptures...*

Nous y avons recueilli nous-mêmes, un moulin gallo-romain en basalte.

(16) Découvert en 1937 et signalé en 1939 par M. Fortuné Tressens.

(17) Découvertes par nous en 1934-36, elles sont signalées en partie à la F.O.R. Mais elles feront l'objet d'une prochaine notice.

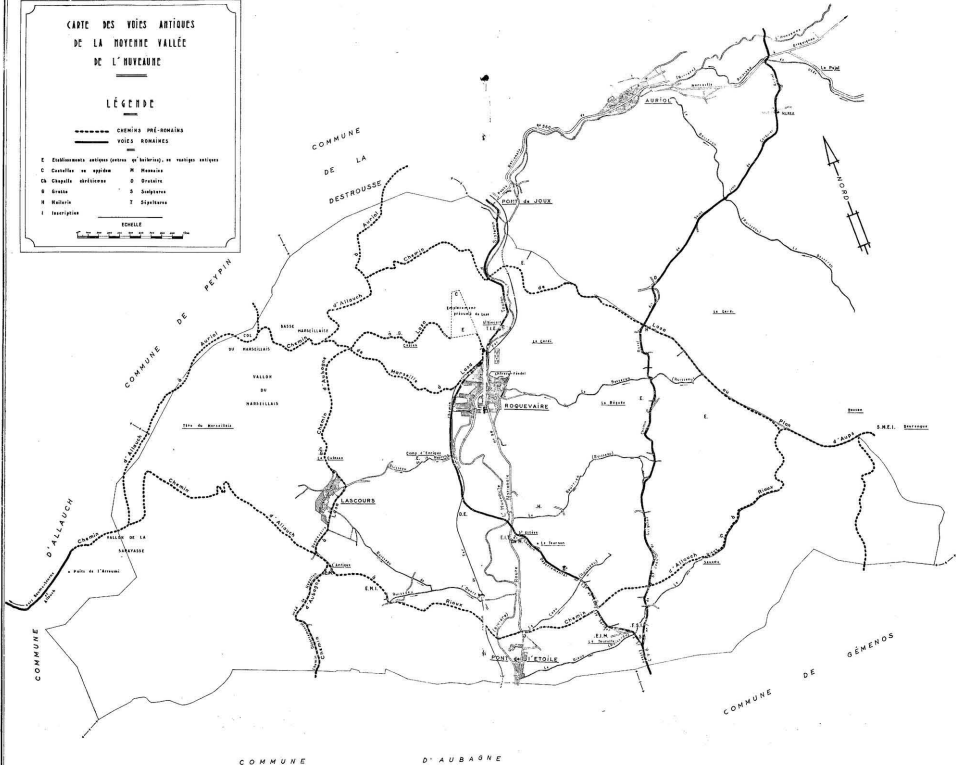
CARTE DES VOIES ANTIQUES
DE LA NOUYÈRE VALLÉE
DE L'NOUYÈRE

LÉGENDE

----- CHEMINS PRÉ-ROMAINS
— VOIES ROMAINES

- E Emplacements antiques (maisons ou habitages), ou vestiges antiques
C Castellum ou oppidum M Mosaïque
CA Chapelle chrétienne D Dolmen
B Borne S Sarcophage
H Habitat T Sépulchre
I Inscription

ÉCHELLE



de Garlaban avec celui de Bassan-Roussargue. Sa direction générale est Nord-Ouest, Sud-Est. Du puits de l'Arroumi, il descendait les pentes qui surplombent le ravin du Grand-Vallon, passait entre le quartier de Trémartin à l'Est, et celui du Grand Vallon et des Esparets à l'Ouest, se confondait pendant environ 200 mètres avec le chemin précité de Lascours à Aubagne, à l'endroit où se trouvent les importants vestiges gallo-romains dont nous parlons plus haut, laissait à l'Est le quartier de l'Antique, traversait Gaudissart, changeait légèrement de direction, et suivait le vallon de l'Ouert sur sa rive droite entre les Manaux et la Baucoue, puis entre la Dorgale, la Crau et le Canet, se dirigeait enfin droit au Sud et atteignait l'Huveaune qu'il franchissait à gué à 100 mètres au Nord du Logis de l'Etoile.

Il se dirigeait à l'Est coupant l'actuelle R.N. 96, passait à côté d'un oratoire à saint Joseph, démoli en 1860, grimpait sur la croupe qui sépare le valat de Rioux de celui de la Caou et suivait la ligne de partage des eaux, passant d'abord à proximité de la Taurelle, coupant ensuite la voie de Rioux à Saint-Estève, et redescendant enfin dans le vallon de la Piguière, à 200 mètres au Nord du ruisseau de Rioux, il se dirigeait alors tout droit vers la source de Saussette et pénétrait dans le vallon où il rencontrait la voie de la Targe à Saint-Jean, tout près de la grotte de Saussette au pied des escarpements de Roussargue, ce qui permettait, nous l'avons vu, d'atteindre à l'Est la haute vallée du Vède et le Plan d'Aups et au Sud les très proches quartiers de Saint-Clair et de Saint-Jean-de-Garguier.

En 1318, ce chemin est appelé « *la vial marseillès* » (Arch. Roq.). Tout au long des temps modernes, il est désigné sous le nom de *carraire*. La description en est faite dans le rapport d'ouverture des carraires de 1609. Il est porté au cadastre de 1830 comme « *carraire de l'Etoile* » (18).

(18) *Real marseillais* (1318).

Real marseillès, sive Lentiscledè, Lentiscledè sive Resclauvo d'Aubagno (1549). Le *Real marseillais* est le vallon de l'Ouert.

Le Canet dit la chaume, la chaume ou le paroir confrontant le grand chemin, la rivière, la carretrade des avérages qui traverse la rivière (1663).

La Taurelle, confronte du Midi le valat de Rioux, du Septentrion la carretrade (1735), etc. (Arch. Req.)

Son importance n'était peut-être pas très grande aux époques historiques, mais remarquons toutefois qu'il unissait directement le massif d'Allauch ou de Garlaban, où Camille Jullian et Michel Clerc placent aux derniers siècles avant notre ère « un centre politique d'importance », et la région de Rioux, Saint-Clair, Saint-Jean, dans les derniers contreforts du massif de la Sainte-Baume, où se trouvent les belles grottes de Saussette et de Saint-Clair, le castellas du même nom, et dont Camille Jullian fait le centre « d'une des plus importantes peuplades gauloises du rivage celto-ligure ».

VOIES ROMAINES

Les conquérants romains vont pourvoir la Gaule, et en particulier la Provincia de voies solides et confortables, dotées de relais, de lieux de repos, de dépôts d'approvisionnements, assurant aux voyageurs et aux convois militaires le gîte et la possibilité de poursuivre commodément leur voyage ou leur mission.

Le temps a quelque peu effacé ces vénérables témoins de la puissance romaine et comme l'a dit excellemment Michel Clerc dans son « *Aquæ Sextiæ* », la seule bonne méthode pour retrouver sur le sol de notre Provence le tracé des voies romaines consiste à se fier :

1° à l'Itinéraire d'Antonin (Antonin Caracalla, 211-216 après Jésus-Christ);

2° à la Table de Peutinger, qui date à peu près de la même époque;

3° aux milliaires encore en place, ou dont on connaît l'emplacement d'une façon certaine.

Et « c'est à l'aide de ces trois sortes de documents » que le distingué doyen M. Clerc a pu retrouver d'une façon incontestable le tracé de la Via Aurelia dans la vallée de l'Arc (19). Mais malheureusement les Itinéraires, la Table, les Vases Appolinaires, les milliaires, etc., font défaut quand il ne s'agit pas d'une des grandes voies de l'Empire — comme la Via Aurelia qui reliait Rome à l'Espagne.

(19) Après la Statistique, Desjardins, Gilles, Lenthéric, Chaillan, de Gérin-Ricard, et plusieurs autres savants ou érudits.

Ces précieuses indications officielles manquent pour les voies secondaires qui étaient cependant très nombreuses. Car « indépendamment des *viæ militares*, il existait toute une série de routes transversales de moindre importance : *viæ vicinales* pavées ou non et entretenues par les municipes, par les *pagi* et les *vici* ou par les populations riveraines. A ces chemins se rattachait un nombre considérable de passages d'exploitation rurale, *viæ agrariæ*, ni pavés ni entretenus régulièrement, et pour cette raison appelés chemins de terre, *viæ terrenæ* » (20). Aussi les érudits locaux sont bien forcés de recourir à d'autres signes, quand du fait de la classe inférieure de la voie, ils ne peuvent s'appuyer sur l'autorité des Itinéraires, de la Table, ou des milliaires. Comme le dit Desjardins : « Quand les textes se taisent, le sol parle à qui sait l'interroger » (21). Et Michel Clerc lui-même a dû se passer de ces guides officiels pour retrouver les chemins massaliotes qui parcouraient la Provence, il a su se contenter des trouvailles de monnaies qui jalonnent en quelque sorte les voies parcourues par les marchands de Massalia (22).

Nous pensons aussi que quand il s'agit de voies secondaires comme celles qui traversaient la commune de Roquevaire, on peut suppléer aux textes manquants, en se fiant : aux constructions et aux travaux d'art quand il en existe; aux traces laissées sur le sol par la voie; aux temples; aux sépultures; aux inscriptions; aux médailles; aux textes du Moyen Age; à la tradition recueillie sur place (23).

C'est avec ces indications que nous allons essayer de retrouver et de décrire le tracé des voies romaines qui parcouraient notre commune.

Voie romaine de Saint-Jean-de-Garguier à Peynier par Saint-Estève, Lasa, L'Homme-Mort

Il est admis par ceux qui se sont occupés peu ou prou de l'histoire de Roquevaire, et en particulier par Albanès et son compilateur, qu'une voie romaine unissait Saint-Jean-de-Garguier et le

(20) Gérin-Ricard : A.V.A., p. 114.

(21) Desjardins : *Géographie de la Gaule*, T. IV.

(22) Cf. M. Clerc : *Massalia*, p. 342 et passim.

(23) Desjardins : *Géographie de la Gaule*. Gérin-Ricard : A.V.A. Gilles : *Voies romaines*.

Pujol d'Auriol, par Rioux et la Pigière. Mais ces auteurs n'ont pas vu ou n'ont pas voulu voir que Rioux était un carrefour qu'une autre voie mettait en communication directe avec la vallée du Merlançon et celle de l'Arc, par Saint-Estève, Lasa et le vallon de Saint-Vincent. Ainsi loin d'être « laissée de côté », Lasa était directement réuni à l'époque romaine avec le centre administratif du Pagus et la riche vallée de l'Arc.

Rioux était à l'époque romaine un petit hameau voisin de Gargaria, chef-lieu du Pagus Lucretus et « centre gallo-romain le plus important de la vallée de l'Huveaune » (24). A peu de distance de la belle source de Saussette, sur les bords d'un ruisseau toujours abondant, — chose rare dans notre région —, abrité du mistral, ce quartier fertile a de tout temps attiré les hommes, et la grotte de Saussette au mobilier important était occupée à l'époque énéolithique.

Aux premiers siècles de notre ère, le quartier comptait au moins deux habitations fort rapprochées. En effet, aux Pansières, juste à côté du pont sur le Rioux, on a découvert entre autres les têtes de trois statues qui d'après Gérin-Ricard (25) seraient des portraits de famille qui devaient orner l'atrium de la villa dont des vestiges importants, entre autres le sol bétonné, subsistent au même endroit. A 150 mètres, à l'Ouest de ce point, à La Taurrelle, on trouva vers 1775 une grande quantité de monnaies romaines et deux épitaphes à noms gaulois; celle de

ESCENGOLATIS
VENIMARI . F.

et celle de :

PRIMAE
SANVILLI / F
MATRI

On y aurait trouvé à la même époque une inscription portant ce mot :

RUFA (26)

(24) C. Jullian : *Inscriptions*.

(25) *Sculptures...*

(26) Cf. Camille Jullian : *Inscriptions...* Gérin-Ricard : *Sculptures...*

Comme d'importants vestiges d'habitation se voyaient encore il y a quelques années à La Taurelle, et qu'il y reste de non moins importants fragments de sol bétonné, on peut penser qu'il s'agit là d'un établissement distinct de celui des Pansières.

Enfin à quelque distance au sud du pont, M. Pinos, entrepreneur de travaux public, exhuma au cours de travaux d'agrandissement de la route, de nombreuses amphores et une statue en calcaire d'Actéon dévoré par ses chiens (27).

Petit centre suburbain dans la « banlieue » de Gargaria, à la rencontre de 4 petites vallées, il n'est pas étonnant que Rioux ait servi de carrefour.

Nous avons vu (28) qu'y aboutissait le chemin qui venait d'Allauch par Lascours et Pont-de-l'Etoile. La voie romaine de Saint-Jean-de-Garguier s'y divisait en deux branches, l'une que nous suivrons plus bas gagnait Le Pujol et la haute vallée de l'Huveaune par la Piguière et la Reiraille, l'autre, celle que nous allons suivre gagnait Lasa et la vallée du Merlançon par Saint-Estève.

En effet, elle se détachait à l'ouest de la voie allant vers Le Pujol, à peu de distance du Pont de Rioux, sur la rive gauche, passait entre la villa des Pansières et celle de La Taurelle. De ce point, 1 km 800 à peine séparait le point de départ de notre voie du centre de Saint-Jean-de-Garguier.

Jusqu'à Saint-Estève, elle empruntait à peu près le tracé de l'actuelle D 43 D. Elle grimpait d'abord entre les quartiers de Rioux et de La Taurelle, passait en tranchée dans un banc de poudingue, coupait la carraire de l'Etoile, descendait jusqu'au tout petit vallat de la Caou, laissant à l'Ouest le coteau de Nègre, remontait ensuite insensiblement jusqu'au sommet d'un petit dos d'âne, là où se trouve aujourd'hui un vieil oratoire à saint Jean-Baptiste (29).

(27) Cf. F.O.R.

(28) ...vide supra : Chemin d'Allauch à Rioux.

(29) Sa base est un carré de 1 m de côté. Il a 2 m de hauteur. Massif et trapu, il présente une niche, ornée d'une statue en plâtre de Saint Jean-Baptiste et défendue par une grille en fer forgé. Quelques débris de tegulae sont employés dans la construction. Il a visiblement été reconstruit plusieurs fois.

Tout autour, dans les champs, quelques rares débris de vaisselle gallo-romaine.

Un peu plus loin, à gauche de la route, se trouve un autre oratoire à saint Jean, de construction toute récente.

Puis la voie redescendait vers Saint-Estève et 400 mètres après l'oratoire arrivait à la source du Touron (30).

Cette source assez abondante coule en toute saison. Elle a dû être utilisée depuis la plus haute antiquité, comme le prouvent les traces d'adduction d'eau faite à l'époque romaine (31) et les restes plus modernes d'une importante machine élévatoire sur le petit plateau à l'est de la source, appelée la Tourraque au xvii^e siècle. Elle continue à fournir régulièrement, en plus de l'eau pour les usages domestiques des fermes du quartier, l'eau d'irrigation des quatre propriétés arrosables du fertile et minuscule bassin de Saint-Estève.

Le nom de la source est déjà cité en 1318 : *La colle du pour, sive le Touron, confronte le chemin public* (Arch. de Roquevaire, Reconnaissances à Bertrand de Flotte). Cent mètres après la source, la voie qui se confond avec l'actuelle D 43 D arrivait au quartier de Saint-Estève. En cet endroit, les débris de poterie et de vaisselle gallo-romaine sont très abondants.

De ce point elle continuait au Nord-Ouest, laissant à gauche la D 43 D, passait derrière la chapelle de Saint-Estève et atteignait la R.N. 96 passant tout contre un troisième oratoire à saint Jean qui se trouve au bord de la Nationale.

Mais le quartier de Saint-Estève mérite qu'on s'y arrête plus longuement.

Le livre des Reconnaissances aux héritiers de Bertrand de Flotte le mentionne en 1318 : « *Le Vas ou Saint Estève confronte la voie publique* ». Aycarde de Roquevaire légua en 1354 une certaine somme pour le luminaire de l'église de Saint-Estève (32). On trouve : Saint-Estève ou Planças (Mortreuil), etc.

(30) Le nom est significatif. Dans une grande partie du Midi de la France, il a le sens de : fontaine, source, machine à tirer de l'eau. « Touron, fontaine, source dans le Var, nom porté en Périgord par beaucoup de sources jaillissantes » (Mistral : T.D.F.). Ajoutons pour notre compte ce pléonasmie toponymique : La Fontaine du Théron, à Aubagne.

Cf. aussi Rostaing, E.T.P. : « Le sens paraît bien avoir été hydronymique. Telo était une divinité aquatique... »

(31) Cf. Gérin-Ricard : *Sculptures...*

(32) Cf. Albanès et Arnaud, *op. cit.*

Aux archives de Roquevaire, le quartier à 150 mètres au nord de l'actuelle chapelle est déjà désigné en 1318 sous le nom de Valcrosa ou Las Planças. Il est appelé en 1549 : Le Ressar ou Las Planquas ou Valcros (33).

D'après Mistral (T.D.F.) vas signifie : caveau, sarcophage, sépulcre (34). Cros a le même sens de : tombeau, fosse. N'est-il pas curieux de rencontrer au même endroit ces deux mots chargés de la même signification ? Le petit ruisseau de rive gauche, qui se jette dans l'Huveaune à 100 mètres en amont de la chapelle de Saint-Estève est appelé dans les plus vieux cadastres de Roquevaire « *le vallat de Bourrian ou Bourian* ».

Un ruisseau de Gassin (Var) s'appelle le Bourrian et le chanoine Verlaque affirme que ce nom fut donné à Gassin lors de sa fondation (35). Borrianum est le nom antique du Bourg-Neuf à Arles (36).

On sait que le culte à saint Etienne, premier martyr lapidé en l'an 33, recouvre bien souvent un ancien temple païen (37). Et la chapelle de Saint-Etienne ou Saint-Estève, transformée en habitation au siècle passé, possédait un autel mérovingien (38). Elle est de dimensions modestes, ses murs et ceux de ses dépendances contiennent plusieurs matériaux d'époque romaine et un cippe :

DERCEIA
VENILATI F (ILIA) (39)

(33) Cf. Mortreuil : « Planquas, commune de Roquevaire, quartier de Saint-Estève, sur le bord de l'Huveaune. Las Planquas au Vergler - 1495. (Archives Saint-Victor.) » - *op. cit.*

(34) Il est vrai qu'au *x^e* et *xr^e* siècles, ce mot a, à Marseille, le sens de : grand récipient, probablement vinaire.

(35) Cf. Verlaque : *Supplément au Dictionnaire géographique du C.S.V.*, in *Bull. de la Soc. d'Et. Scient. de Draguignan*, t. XIX, p. 131.

(36) « Le Bourg-Neuf ou Borrianum n'était que le prolongement du quartier du Trébon, et son nom même indique bien qu'il fut originellement peuplé d'exploitations rurales : boria = habitation de la campagne » (Fernand Benoit). B.D.R., t. XIV, p. 574.

(37) « (Saint Etienne) un des noms que l'on aimait à donner aux églises dans les temps primitifs, à celles qui succédaient aux temples païens. » C. Jullian : *Inscriptions...*

(38) Monument historique classé, il est aujourd'hui conservé à la Chapelle de la Charité, à Roquevaire.

(39) C. Jullian, *op. cit.*, rapporte à Saint Etienne une seconde inscription, qui est perdue :

ECVN
LAVSC
F

il ajoute : « peut-être faut-il lire : *Secundus Apolausti filius* ».

L'eau de la source du Touron toute proche était amenée jusqu'au pied de l'édifice par un aqueduc que l'on découvrit vers 1900 (40). A quelques mètres de la chapelle se trouvent, en remploi, dans les murs d'un bassin antique, deux pierres d'appareil de 60×40×40.

On voit encore d'importants restes de substructions à quelques mètres du bassin antique. Lors de l'agrandissement de la route nationale, il y a une centaine d'années on a trouvé un grand nombre de tombes gallo-romaines « ainsi que diverses pièces de monnaie, dont une de Néron » (41). Ajoutons que, jusqu'à la fin du xix^e siècle, « et de temps immémorial », on venait en procession de Roquevaire à Saint-Estève le jour de l'Ascension.

Tous ces faits nous autorisent à penser que la chapelle mérovingienne de Saint-Estève, bâtie à l'une des extrémités du territoire de Roquevaire, a succédé à un temple païen, elle est en effet, nous l'avons vu, de dimensions modestes, des débris et un cippe antiques se retrouvent dans ses murs et dans une construction presque attenante. L'eau de la source voisine a été amenée de toute antiquité jusque-là. Le modeste édifice est entouré de tombeaux gallo-romains. Il a été dédié au plus ancien martyr de la foi chrétienne, et jusqu'au siècle passé on y venait en procession, une fois l'an, depuis Roquevaire.

Enfin les noms de *Bourrian*, *Vas*, *Valcros* qui s'appliquent à ce quartier, recouvrent probablement une origine antique.

On avouera que toutes ces présomptions en faveur de l'existence sur ce point d'un temple païen sont trop nombreuses pour qu'elles n'équivalent pas à une véritable certitude. Saint-Estève a succédé à un temple, et ce temple était bâti au bord de la voie, à l'endroit même où celle-ci s'appropriait à franchir la rivière pour passer sur sa rive droite.

En effet, à 100 mètres au nord du temple, la voie passait l'Huveaune à gué, au lieu dit : Las Plancas ou Valcrosa (1318), Le Ressac ou Las Plancas (1318), Le Ressar (1486), La Gaffo de Quigno sive Las Planquas (1684), La Gaffe de Quigne confrontant

(40) Cf. Gérin-Ricard : *Sculptures...*

(41) Cf. Arnaud : *Roquevaire et son église*.

le valat de Bourian, l'Huveaune et le chemin de Toulon (1709). Ces toponymes sont transparents. « La planco : passerelle légère sur un ruisseau. La gaffo : le gué. Ressar : espace qui longe une rivière » (Mistral T.D.F.).

Ce gué est encore appelé de nos jours : La Gaffo de Quino, ou le Ressar (42).

Du gué la voie se dirigeait au Nord-Ouest. Le chemin, qui, de nos jours, va de la passerelle de la Tannerie à la petite route d'Aubagne, suit à peu près son tracé. Au croisement du susdit chemin et de la route se trouve une croix en fer forgé qui a dû succéder à un oratoire. A proximité, dans les champs, quelques débris de tuiles plates.

De ce point, et sans doute pour éviter les basses terres qui bordent là l'Huveaune sur sa rive droite, la voie ne tardait pas à grimper sur la butte de poudingue qui longe le chemin de Las-cours, passant à peu près à l'emplacement de la profonde tranchée que l'on devait ouvrir vers 1860 pour la voie ferrée de La Barque à Aubagne, et redescendait vers le quartier de Saint-Joseph.

Après avoir traversé le minuscule ruisseau de Garnière ou de Neartha, elle passait à proximité immédiate du Camp d'Eric ou mieux d'Enrique où nous avons trouvé d'importants vestiges gallo-romains : vaisselle sigillée, tuiles plates et rondes, meules en basalte, sol de villa, substructions, et une intaille en pâte de verre représentant une tête casquée (43).

Puis la voie, suivant à peu près le tracé de la voie ferrée, laissait à gauche vers l'endroit où se trouve l'actuel passage à niveau l'antique chemin de Pichauris, et ne tardait pas à arriver au pied même de Lasa, au roc de Sainte-Anne où elle descendait sur la rive droite de l'Huveaune pour atteindre l'établissement antique de Saint-Vincent.

Il s'y trouve encore de nos jours une chapelle sans doute reconstruite vers l'an 1000, mais qui, d'après Mgr Arnaud, daterait du VII^e et peut-être du VI^e siècle. Tout autour d'elle, des vestiges gallo-

(42) Ce nom s'applique ici à une bande d'excellente terre alluvionnaire de 50 à 100 m de large, qui s'étire sur 300 m environ, entre la colline et la rivière.

(43) Cf. F.O.R.

romains. Son appareil comprend de nombreux matériaux romains dont un cippe du III^e siècle :

D. M.
IVLIAE
MARCELLINAE
L. VRITTIUS AVITUS
VXORI
PIISSIM.

Aux Dieux Mânes — de Julia Marcellinae — Lucius Urirtius Avitus — à son épouse bien aimée.

Connu de Papon et de Peirese, l'emplacement du cippe avait été perdu. Il a été retrouvé en 1920 par M. Léon Benoit (44).

Nous avons noté sur les lieux, entre autres vestiges antiques, un fragment de colonne.

Enfin on a découvert, en 1905, le long de la R.N. 96 qui passe derrière la chapelle, là où passait notre voie romaine, les tombeaux gallo-romains dont Gilles prophétisait l'existence (45).

Il semble bien que là aussi existait un petit temple antique, au bord de la voie.

Ensuite la voie remontait le vallon de Saint-Vincent, puis suivait le Merlançon sur sa rive gauche, à très peu près sur l'ancienne limite de Peypin et d'Auriol, franchissait le ruisseau vers le Pont de Gédenas, passait après la Destrousse à proximité d'un établissement gallo-romain (46), franchissait à nouveau le Merlançon au Pas de Trets, près d'un oratoire, arrivait aux Roquettes où se trouvait un important établissement antique dont subsistent encore : sol bétonné, pierre à entailles, substructions dont les unes apparaissent sur une assez grande longueur et dont les autres sont rencontrées par la charrue à chaque labour. Le propriétaire du champ nous a affirmé y avoir déterré il y a quelques années un dolium de dimensions colossales. On trouve encore dans les champs de nombreux débris de poterie grise et de vaisselle sigillée. Nous y avons ramassé un fragment de lampe avec l'estampille :

DAIII

(44) Cf. L. Benoit : *L'inscription latine de Saint-Vincent*.

(45) Gilles : *Provence à travers champs*, avril 1881.

(46) Découvert par nous en 1951, il n'est pas signalé à la F.O.R.

On y a encore recueilli des monnaies dont un petit bronze de Constantin (47).

Enfin, en creusant les fondations d'une petite construction, M. Musetti, maçon à La Bouilladisse, a découvert récemment une plaque en marbre gris, « de grandes dimensions », selon ses dires, portant une inscription. Les débris de ladite plaque ont malheureusement été aussitôt remployés dans les murs de la construction, sauf un fragment que nous possédons (48). Il mesure : $0,12 \times 0,12 \times 0,02$, et présente, en belles lettres, 3 fragments de lignes, où M. Fernand Benoit a bien voulu lire :

LIO (ou G)
LIO (ou G)
I

D'après le distingué conservateur du Musée Borély, il pourrait s'agir d'une inscription honorifique, mais le peu d'importance du fragment ne permet pas d'en inférer autre chose. Une source abondante coule non loin de ce site, et le ruisseau des Boyers — tari en 1875 à la suite d'un sondage fait à Peynier pour rechercher des couches de lignite — passe tout près.

Jusqu'à sa disparition, les riverains se servaient de ses eaux pour l'arrosage de leurs terres, comme l'atteste la présence de nombreuses prises d'eau. A 150 mètres au sud-est des Roquettes, au lieu-dit Coutran, existait un petit établissement industriel. On y a noté des travaux de canalisation d'eau, des scories de verre et de fonte de fer (49). On y a recueilli un moulin complet en basalte et une statuette de bronze.

Les frères Bosq y ont ramassé des médailles grecques en argent à l'effigie de Diane et des bronzes à la tête d'Apollon, les unes et les autres avec la légende ΜΑΣΣΑ et aussi des monnaies romaines d'Auguste, d'Antonin le Pieux, Tibère, Néron et Trajan. Mais ces deux quartiers où se trouvaient ces vestiges antiques sont contigus et il est très difficile, à lire les frères Bosq, de déterminer l'emplacement exact des trouvailles, et il est fort possible qu'elles

(47) Trouvé, en 1935, par M. Fernand Benoit, que j'accompagnais sur les lieux.

(48) Donné au Musée Borély.

(49) Cf. Gérin-Ricard : *Peypin... La Bourine*,

aient eu lieu, en partie tout au moins, au lieu dit actuellement Les Roquettes, là où sont les substructions. On peut penser devant l'importance de ces vestiges et devant le fait qu'ils sont placés au croisement de deux voies antiques qu'il s'agit là d'une mutatio, car à quelques mètres de l'établissement des Roquettes, notre voie coupait le chemin antique de Valdonne à Auriol (50).

Suivant la rive gauche du ruisseau, elle passait bientôt à Tournon-Velin, où sort la source dont nous parlons ci-dessus et où, d'après les frères Bosq, furent trouvés, en 1819 un cadran solaire portant sur la base cette inscription :

L. VERATIVS FECIT FIRMVS

puis un cippe cylindrique couronné d'une pomme de pin avec l'inscription :

D M
FL (aviae) PANTHIAE (51)

Les débris de tuiles à rebords, de dolia, etc., sont nombreux dans la propriété Tournon-Velin.

La voie franchissait le ruisseau là où se trouve actuellement le pont des Boyers, et se dirigeant droit au Nord, passait à l'est du hameau du Pigeonnier, à proximité immédiate d'un oratoire, dans une terre appelée *Lei Mouart* (Les Morts), où on a découvert de nombreux tombeaux gallo-romains, elle touchait ensuite l'huile-rie romaine des Encrimauds (52).

Conservant toujours la même direction, la voie ne tardait pas à pénétrer dans la profonde coupure formée par le vallon de l'Homme-Mort, dominé par le castellas de l'Agache. Elle remontait le vallon en suivant à peu près son thalweg, et à la Bastide Mallet, elle venait se joindre à la voie de Marseille à Pourcieux (53) par laquelle on gagnait rapidement la riche vallée de l'Arc.

Notre tracé, on l'a vu, a les caractéristiques des voies antiques, sa direction générale (Nord-Sud) est presque droite, notre voie ne craint « ni les dures montées ni les rapides descentes », elle fran-

(50) Cf. Gérin-Ricard : *Peypin... La Bourine*.

(51) C.I.L., t. XII, 623, et p. 816

(52) Nous y avons découvert en 1933 un beau contrepoids en partie engagé dans le sol. Cf. F. Benoit : *Pressoirs...* Nombreux débris gallo-romains aux environs.

(53) Cf. Gérin-Ricard : A.V.A., p. 115.

chit une fois l'Huveaune à un gué qui est encore fréquenté de nos jours, deux fois le maigre ruisseau du Merlançon et le ruisseau des Boyers. On sait que les ponts étaient rares à l'époque romaine, surtout sur les voies secondaires. La nôtre est jalonnée par les petits temples de Saint-Estève et de Saint-Vincent et, peut-être, la mutatio des Roquettes.

On trouve encore sur son parcours quelques oratoires ou croix. On ne manque pas d'y rencontrer plusieurs groupes de tombeaux gallo-romains (Saint-Estève, Saint-Vincent, Lei Mouart). On y relève cinq inscriptions ce qui est beaucoup pour une région où on en a relativement peu découvert. Son tracé passe à l'emplacement de huit villas ou établissements antiques.

La plus grande partie de la voie est encore suivie de nos jours par des routes ou des sentiers, et s'il n'en reste guère de traces sur le terrain, à part deux tranchées dans le poudingue, quelque calade ou quelques ornières creusées profondément dans le roc, c'est que dans notre région le pavage « aurait été inutile sur un sol généralement rocailleux, seule la couche supérieure (de la voie) formée de pierrailles ou de scories existe ». C'est ce que dit de Gérin-Ricard à propos de la Via Aurelia. Que dire alors de la nôtre!

Aussi n'a-t-on trouvé quelque trace d'un pavage que dans le secteur Les Roquettes - Tournon où la voie traversait un pré argileux.

Là où elle passait, elle n'a pas, à notre connaissance, porté dans les temps modernes, le nom de carreirade, ce qui suppose un chemin spacieux, car elle traverse sur une bonne partie de son parcours une fertile région alluvionnaire où la terre est précieuse et où l'on mesure le plus strictement possible la place accordée aux chemins. Aussi notre voie qui a une largeur moyenne de 3 à 5 m, n'a jamais été agrandie jusqu'à pouvoir servir de passage aux troupeaux.

Il n'en est pas parlé dans le Cartulaire de Saint-Victor (54), mais on sait qu'il est en cette matière à peu près muet en ce qui concerne la moyenne et haute vallée de l'Huveaune, et la voie de

(54) Cf. Guérard : C.S.V.

Rieux au Pujol dont nous parlons plus bas, et dont l'existence est admise par tous les historiens qui se sont occupés de notre région, n'est pas mentionnée dans le Cartulaire. Nous pouvons lui appliquer le texte de 1247 déjà cité (55) : *et pratum quod confrontatur cum vinea, et cum orto domus sancti Vincencii, et cum carriera publica.*

Nous avons aussi les 2 textes de 1318, rapportés à propos des lieux-dits : Vas et Touron (56).

Le fonds Albanès conservé à la Bibliothèque municipale de Marseille forme un admirable cartulaire que l'érudit auteur avait assemblé avec amour pour écrire l'histoire de son village d'origine. Le temps lui a manqué pour réaliser ce projet dont il nous a laissé tous les éléments.

Nous y trouvons d'abord mention du Pont-de-Joux appelé Pont du Merlançon, il est détruit en 1296 par des inconnus : *quod pons quod est in medio dicti castrî (de Auriolo) et castrî de Rocavario, fuit penitus destructus* (57).

Le Merlançon, même en cet endroit, près du confluent, est loin d'être un ruisseau important et l'existence de ce pont en cette seconde moitié du XIII^e siècle semble bien indiquer que le trafic de notre route devait être assez important.

A peu près à la même époque, c'est la route qui apparaît dans les actes : *terra sita in Serignane, ad passum de Leborina que confrontatur cum camino publico... et cum camino de Bolcodenis* (1279) (58).

Le nom de la Sérignane est encore porté de nos jours par une partie du vaste plateau calcaire qui s'étend entre le vallon de l'Homme Mort, la R.N. 8 bis et le sommet du Regagnas. Mais ceux qui ont parcouru les Archives Communales d'Auriol savent qu'il s'appliquait, au Moyen Age, à peu près à tout ce vaste plateau et à toute la partie nord de l'actuelle commune de La Bouilladisse. Quant au *passum de Leborina*, c'est le nom particulier porté à

(55) *Vide supra* : De Lasa à Marseille par Pichauris.

(56) *Ibid.* : De Saint-Jean-de-Garguier à Peynier.

(57) Documents Albanès, t. I, p. 48.

(58) *Ibid.*, p. 45.

cette époque et jusqu'au siècle passé par les quartiers actuels de : La Chapelle, Velin, Le Magau, Le Pigeonnier, et le nom de La Bourine fut donné en 1880 aux quartiers détachés d'Auriol pour former une commune distincte (59).

C'est précisément ces quartiers que traversait notre voie.

Mais la mention du « Chemin de Belcodène » nous montre qu'une autre route se dessinait à cette époque vers le Nord-Ouest, qui allait éclipser l'antique voie de Trets. C'est celle qui se détachant de cette dernière, au lieu dit le Pas de Trets, allait par le quartier de La Bouilladisse, Belcodène, Fuveau, gagner Aix, capitale de la Provence, centre de l'administration financière, domaniale, judiciaire et métropole religieuse.

Aussi nous voyons apparaître *le chemin d'Aix en 1322 : terram... à Las Playas, loco dicto lo pas d'Umbergo confrontatur cum riali Merdansono et cum camino aquensi* (60).

Le quartier des Playes forme de nos jours encore la pointe sud-est de la commune de La Bouilladisse.

Un document de 1330 est encore plus explicite en ce qu'il prouve la coexistence des deux voies : l'antique (la nôtre) qui allait vers Trets, et la nouvelle qui allait vers Aix : *que bastida* (La Destrousse) *confrontatur ab una parte cum itinere quo itur de Rocavaria Aquis et ab alia parte cum itinere quo itur versus castrum de Tretis* (61).

Voie romaine de Rioux au Pujol

Nous avons vu qu'à l'époque massaliote et à l'époque romaine la voie de Gargaria à l'Arc allait d'abord de Gargaria à Rioux suivant à peu près le tracé de l'actuelle D 43 D et passait entre les quartiers du Coulalet à l'Est et de la Tuilière à l'Ouest. Elle atteignait le vallon de Rioux qu'elle traversait à gué, ce ruisseau n'étant ni large, ni profond. Là, elle bifurquait, la branche de gauche allait vers Lasa et nous l'avons suivie ci-dessus.

(59) Le nom de la Bourine, tombé en désuétude, fut changé en 1910 en celui de La Bouilladisse, nom du quartier où se trouvait l'agglomération principale.

(60) Documents Albanès, t. I, p. 56.

(61) *Ibid.*, p. 64.

Celle de droite allait au Pujol, elle remontait le vallon de la Piguière entre le quartier de ce nom à l'Est, et celui de la Caou à l'Ouest. Puis, conservant la même direction Nord-Sud, elle franchissait le col qui sépare le quartier de la Piguière de celui de Malesabeilles. Elle dévalait de l'autre côté entre le susdit quartier et celui de Valcros à l'Ouest. Elle traversait le vallat de Bourian et continuait entre Malesabeilles, et Cabrol à l'Ouest, traversait le quartier du Fauge, passait entre Bellevue et La Bégude (62) à l'Ouest à proximité immédiate de la villa romaine du Quian (63).

Elle traversait bientôt le vallat de Basseron (de Roquevaire), laissait le quartier de la Reiraille à l'Ouest, se confondait pendant 100 mètres avec le chemin de Lasa au Plan d'Aups, arrivait à l'huilerie romaine Benoit, à la limite même de Roquevaire et d'Auriol et pénétrait dans le territoire de cette dernière commune.

Elle passait au pied d'un oratoire que la tradition dit avoir été construit à la suite d'un vœu de Louis XIII (64); laissait au Nord le quartier de Plan de Moui, passait entre les quartiers de Basseron, et des Baumes, traversait le vallat de Basseron (d'Auriol), puis le chemin du Braù, entre les lieux-dits : la Chapelle et les Sicards, continuait entre le quartier du Braù et celui de Basseron, laissait au Nord-Ouest le Camp d'Aubert, passait entre les bastides Guigou et Reynaud, coupait en ce point le chemin de la Lare, arrivait enfin au ruisseau de Vède au pied de la butte du Pujol. Le tracé de ce chemin est très mouvementé, une douzaine de fois il escalade des coteaux ou les redescend, il traverse 4 ou 5 petits torrents, à sec en temps ordinaire, mais roulant des eaux tumultueuses en cas d'orage, comme le Fauge (farouche, sauvage).

Dans la commune de Roquevaire, il porte le nom de chemin de Saint-Jean-à-Auriol, ou celui de chemin traversier. A Auriol, il s'appelle ancien chemin marseillais et chemin de la Magdeleine. N'y a-t-il pas là aussi des indications précieuses sur la destination et l'importance — restreinte — de ce chemin ?

(62) La Bégude : buvette, guinguette. Il y avait là, à quelque distance de la vole, un cabaret appartenant, au XVIII^e siècle, à la famille Rancurel. C'était à peu près le seul point d'eau entre Rioux et le Vède — si l'on excepte la petite source de Villecroze qui était encore plus loin, de l'autre côté de la vole.

(63) Découverte par nous : vaisselle commune gallo-romaine, tuiles, béton, etc.

(64) Il existait déjà en 1643 et était connu sous le nom d'Oratoire de la Madeleine.

Le tracé que nous venons de décrire, et qui subsiste encore, en grande partie, de nos jours sous forme de chemins charretiers ou de sentiers, fut utilisé depuis les Massaliotes jusqu'aux temps modernes, avec des fortunes diverses, nous l'allons voir.

A une époque que nous ne saurions préciser, et alors que Gargaria, de centre de la vallée, était devenu un tout petit hameau, le trafic se détourna de ce quartier pour suivre d'Aubagne à Pont-de-l'Etoile, une route à peu près droite longeant l'Huveaune, passant entre celle-ci et le hameau de Saint-Pierre-lès-Aubagne, aboutissant au Logis de l'Etoile. De ce point, la voie remontait le vallon de Rioux jusqu'au pont de ce nom pour rejoindre l'antique tracé. Cette déviation n'affecte notre voie que sur 1 kilomètre environ. Le C.S.V. est aussi muet au sujet de la voie du Pujol que ce qu'il l'est pour celle de Saint-Estève - L'Homme-Mort.

Mais là aussi nous avons été plus heureux avec les documents Albanès qui avait découvert aux Archives Départementales plusieurs textes qui mentionnent la voie dont nous nous occupons : *Item et pro quodam terra scita in Podio Gauterio qua confrontatur cum via publica qua itur versus Massiliam et cum Ibelnea* (1247), dans un autre texte : *ad colletam que confrontatur... cum camino publico quo itur versus Massiliam* (1247).

En 1322... *ortum, loco dicto à la colletta, confrontatur cum camino massilliensi*. Enfin en 1505 : *Plan de Moyn, confrontant avec chemin tirant à Marseille*.

Les Archives municipales d'Auriol ne le mentionnent guère qu'à partir de 1408 et — ironie ! — pour demander sa *suppression* (65). Notons que si l'on demandait seulement la *suppression* de la voie existante, et non en même temps la *création* d'une autre voie, c'est que l'on reconnaissait implicitement l'existence de cette dernière, et qu'il s'agissait d'obliger les voyageurs à traverser le village d'Auriol, en empruntant la voie de la vallée jusqu'à Pont-de-Joux, puis de là en suivant la vallée de l'Huveaune, jusqu'au Pujol, point à partir duquel la voie vers Saint-Maximin subsisterait.

(65) Cf. M. Raimbault : *Inventaire des Archives d'Auriol*, et Albanès : *Roquevaire...*

En somme, il s'agissait de *détourner* à l'avenir par Auriol, le trafic des voyageurs qui, allant vers Saint-Maximin par le chemin plus court du Pujol, évitaient le village. Et, d'après les documents Albanès, dès 1333, une tentative avait déjà été faite dans ce sens par la violence (66). En fait, il était donc bien question non de *créer* une route nouvelle, mais *d'interdire* la voie directe et *d'améliorer* la « bretelle » (2 km 500) Pont-de-Joux-Le Pujol (67), ce qui, on en conviendra, n'était pas tout à fait la même chose. Aussi l'autorisation demandée fut-elle facilement accordée, quelques mois après, par lettres-patentes de Louis II.

Roquevaire ne s'était pas associé à la susdite demande, la route de Marseille à Aix et à la vallée de l'Arc, ne touchait-elle pas le village ? Et ne pouvait-on de Roquevaire gagner commodément Auriol, si l'on y avait à faire par le chemin des Gipières, ou encore par Pont-de-Joux ?

Cette affaire n'intéressait pas les Roquevairois et leur abstention prouve encore l'existence de notre voie en ce début du xv^e siècle.

Il faut croire d'ailleurs que l'urgence n'était pas grande pour Auriol. Car ce n'est qu'en... 1640! soit 230 ans plus tard, qu'on remit en question la *suppression* du chemin du Pujol. Et qu'on ne vienne pas invoquer en cette affaire « les lenteurs administratives de l'ancien régime ».

Cent exemples prouvent que les consuls d'Auriol qui, comme l'a dit Mistral :

*« Quouro sentien lou drè dedins,
Sabièn leissa lou Rei deforo »,*

(66) Albanès, t. I, p. 66 : « (En 1333) une information fut prise par le juge de Saint-Maximin sur certains excès faits et commis par les manants et habitants du lieu d'Auriol (qui), avec enseigne déployée, avec armes, au nombre de six vingts hommes étaient venus rompre le chemin qui vient de Saint-Zacharie en cette ville de Marseille, afin que les passants venant devers ledit bas pays, passassent par le dit lieu d'Auriol, venant de Marseille... Et toutefois ne fut passé plus oultre de la dite information ».

(67) Cette « bretelle » existait déjà, nous le verrons plus loin. En 1519, le Pont de Joux avait été reconstruit. En 1601, quarante ans avant la suppression officielle du chemin du Pujol, la commune d'Auriol fit un procès aux Procureurs du Pays pour les obliger à reconstruire le « Pont de Merlançon » qui s'était écroulé et pour la remise en état « du chemin de Marseille ». Quel intérêt y aurait-elle eu si ce pont et ce chemin n'avaient servi qu'aux Roquevairois ? Enfin, en 1617, Roquevaire et Auriol s'étaient concertés pour l'agrandissement des chemins de la vallée de Saint-Vincent et de la vallée de Joux, et l'élargissement du pont de Saint-Claude ; ces travaux furent exécutés.

n'hésitaient pas quand l'intérêt de la communauté l'exigeait à harceler le pouvoir de demandes, de protestations, de procès même, jusqu'à ce qu'ils aient obtenu satisfaction. Or, entre ces deux dates : 1408-1640, il n'y eut aucune démarche sérieuse; à peine une délibération de 1582 rappelle-t-elle « qu'il serait fort nécessaire pour le grand profit de la commune de faire passer le chemin marseillais au dit Auriol » et projette de faire un ou deux ponts. Cette velléité d'action n'eut aucune suite.

Et cette longue désaffection pour le projet de 1408 semble bien démontrer qu'en fait le chemin demandé — par voie de conséquence — existait depuis longtemps pour la commodité des Auriolais ou des Roquevairois allant à Aix ou à Marseille, mais qu'il s'agissait bien d'obliger les pèlerins de Saint-Maximin et les voyageurs qui allaient de Marseille à Brignoles à traverser le village d'Auriol; on devine dans quel but intéressé.

En effet, comme nous le verrons plus longuement ci-dessous, la basilique de Saint-Maximin était achevée, le célèbre pèlerinage venait de connaître une vogue nouvelle depuis les visites de Charles IX en 1564 et de Louis XIII en 1622. Par ailleurs, la foire de Saint-Maximin était devenue l'une des cinq plus considérables de la province. Aussi la voie du Pujol, promue au rang de route royale de Marseille à Brignoles, était de plus en plus fréquentée.

D'autre part, à peine la mise en état de la route de la vallée était-elle achevée qu'un arrêt du Parlement de 1618 obligeait les communautés à faire réparer les chemins royaux sur leur territoire et à leur rendre leur largeur de 4 cannes (68). Or la voie du Pujol était du nombre, et en 1640 la Province intente un procès à nos deux communes pour l'entretien de cette route.

Ainsi donc après avoir réparé à leurs frais le chemin faisant passer par les 2 villages le trafic important de Marseille à Brignoles dont nos deux communes pouvaient retirer quelque bénéfice, il aurait fallu engager de nouvelles dépenses dont elles n'auraient tiré aucun profit, et qui au contraire risquaient de ruiner leurs espérances ? C'en était trop. Cette fois leurs intérêts étaient identiques.

(68) Les Bouches-du-Rhône. Encyclopédie départementale, t. III, p. 483.

Elles associèrent leurs efforts et l'an d'après le « nouveau » chemin était officiellement reconnu et « l'ancien » tout aussi officiellement « supprimé et rompu ».

Mais il faut croire que dans notre région les chemins ont la vie dure, et celui du Pujol était encore praticable pour les piétons en 1830, et on peut le parcourir de nos jours sur une grande partie de son ancien tracé.

IMPORTANCE DE LA VOIE DE SAINT-ESTÈVE DE L'ÉPOQUE ROMAINE A LA FIN DU HAUT MOYEN ÂGE

La commune de Roquevaire était donc traversée à l'époque romaine par deux voies : celle de Rioux à l'Homme-Mort par Saint-Estève et celle de Rioux au Pujol.

Rappelons pour mémoire l'importance de Gargaria Locus successivement centre « du principal rameau de la puissante nation des Salyi » (C. Jullian), comptoir massaliote et capitale du Pagus Lucretius.

Les Massaliotes relient Gargaria avec la vallée de l'Arc « voie naturelle de communication entre les bords du Rhône et le littoral » (Gérin-Ricard).

Le centre le plus important de la haute vallée de l'Arc semble bien avoir été à cette époque la région de Trets (armes et outils du bronze, stèles en calcaire, etc.). Les Massaliotes y avaient probablement un marché, et on y a trouvé de nombreuses monnaies marseillaises en argent et en bronze, ainsi qu'un grand nombre d'antiquités. Il est donc normal que le chemin de Saint-Jean à l'Arc soit venu aboutir à Trets.

Pour cela, il y avait deux tracés possibles : Rioux, La Pigière, Le Pujol, Saint-Jean-du-Puy d'où l'on gagnait Trets par le chemin dit des Contrebandiers et notre tracé par Saint-Vincent et l'Homme-Mort. Ils ont sensiblement la même longueur (environ 19 kilomètres) de Rioux à Trets.

Mais le tracé par le Pujol est de beaucoup le plus accidenté et le moins commode. Nous l'avons vu déjà pour la partie de Rioux au Pujol. Du Pujol à Saint-Jean-du-Puy, il s'élève de 210 mètres

à 660 mètres, pour redescendre à 260 mètres à Trets, franchissant ainsi les montagnes arides du Regagnas sur une distance de 8 kilomètres (69).

Le tracé par Saint-Estève qui suit les vallées de l'Huveaune et du Merlançon passe au point le plus haut, au sommet de l'Homme-Mort, à 440 mètres seulement. De plus, la voie du Pujol ne suit la vallée de l'Huveaune que sur 4 kilomètres environ et pour le reste de son parcours traverse des régions dépourvues d'eau. Or l'eau est indispensable aux convois. Nous pensons donc que la voie de la vallée dut être empruntée par les Massaliotes, à tout le moins autant que celle du Pujol, et si l'on a découvert à Auriol le fameux trésor des Barres (70), on a aussi trouvé à Roquevaire et aux Roquettes des monnaies grecques (71).

La Statistique ne signalait aucun établissement gallo-romain sur le territoire de Roquevaire. Elle en attribuait au moins 7 à Auriol. Mais dans ce nombre elle en comptait un au quartier des Ortaux, où, à notre connaissance, on n'a pas trouvé d'autres vestiges que des bracelets de bronze passés à un cubitus de femme (Gérin-Ricard), et les villas de Tournon et de Pinchinier. Ces quartiers de La Bouilladisse appartenaient encore en 1824 à la commune d'Auriol, mais on sait que situés dans la vallée du Merlançon ils sont séparés d'Auriol par 4 kilomètres de montagnes et de collines, qu'ils ont toujours eu tendance à vivre à part, et qu'après avoir manifesté des sentiments séparatistes pendant plus d'un siècle, ils furent érigés en commune distincte en 1880. Ni géographiquement, ni sentimentalement ils n'ont jamais appartenu à la commune d'Auriol, et rien n'autorise à penser qu'ils pouvaient s'y considérer rattachés à l'époque romaine.

(69) *...Loco dicto lo Castellar confrontatur cum montanea et cum camino massiliensis* (1413). Doc. Albanès.

Le lieu dit : *le Castellar* désigne très probablement le sommet du Regagnas où se trouve un castellas et près duquel passait la voie du Pujol à Trets : « Le Castellar, montagne d'Auriol, limite du territoire vers Saint-Zacharie. *Mons de Castellar* (1285), Arch. St-Victor » (Mortreuil).

(70) Cf. Blancard : *Iconographie du Trésor d'Auriol*.

(71) Cf. M. Clerc : *Massalia*, p. 342, et Gérin-Ricard : *La Bourine*.

Albanès qui écrivait en 1881 son *Histoire de Roquevaire et de ses seigneurs* était fier de l'origine romaine d'Auriol et déniait ce privilège à la commune voisine (72). Auriol ne comptait-il pas à ce moment-là 4 inscriptions latines et 4 ou 5 villas romaines, alors que rien, ou presque, n'avait été découvert à Roquevaire ? Il était donc normal que la voie passât tout près d'Auriol, et non de Roquevaire. Mais depuis, les découvertes d'Arnaud et de Jullian (Derceia et Saint-Estève), de Jullian (Escengolatis et Primae à la Taurrelle), de Gérin (Rioux, Cornand, l'Antique), de Léon Benoit (Julia Marcelina), et les nôtres (Valcros, Villecroze, La Reiraille, Font-Salade, Camp d'Enrique, Le Quian), sont venues changer les choses, et même inverser la situation. De nos jours Auriol compte cinq ou six villas et sept inscriptions, Roquevaire sept inscriptions et douze établissements antiques.

On admettra que cela autorise à reconsidérer la question de la voie romaine qui desservait ces établissements et les reliait aux centres voisins de Gargaria et de Trets. De plus, les communes voisines de La Destrousse et de La Bouilladisse comptaient au moins cinq établissements antiques sur le passage de la voie (73) (et trois inscriptions).

La vallée de l'Huveaune de Pont-de-l'Etoile à Pont-de-Joux et la vallée du Merlançon possédaient donc, très vraisemblablement, une population plus importante que celle de la vallée d'Auriol. Voie naturelle de passage déjà fréquentée par les Massaliotes, il était normal qu'elle conserve à la période suivante la même faveur, surtout que les convois plus nombreux et plus importants réclamaient une voie plus large, plus commode, et mieux pourvue en eau.

De toute évidence, la nôtre dut être préférée et la voie du Pujol dut subir une éclipse, qui allait durer un millier d'années.

D'autant plus que la colonisation romaine avait redonné, au cours des trois premiers siècles de notre ère, une importance nouvelle à l'antique marché de Trets et à son voisinage immédiat : Peynier, Rousset, Pourrières, et notre voie avait l'avantage d'atteindre la vallée de l'Arc au centre même de la région de Trets.

(72) Nous espérons qu'on ne nous retournera pas le reproche que nous faisons à Albanès : né, par hasard à Roquevaire, d'une vieille famille auriolaise, nous avons au cœur l'amour de nos deux petites patries, et nous essayons de tenir la balance égale.

(73) Ce n'est qu'en 1954 que nous avons découvert celui de la Destrousse : de ce fait, il n'est pas signalé à la F.O.R.

Ce n'est que plus tard, vers la fin du III^e siècle, quand, à la suite de la réorganisation des provinces par Dioclétien, Aix devint de simple cité, capitale de la Seconde Narbonnaise qu'elle éclipsa Trets.

De Peynier on gagnait facilement la Via Aurelia dans la région de Rousset, et Trets d'un côté, Aix de l'autre. Notre voie reliait donc commodément aux premiers siècles de notre ère Gargaria et la vallée de l'Huveaune à l'importante Via Aurelia.

Quant à la voie du Pujol, elle ne dut conserver qu'une importance locale pour les relations de Gargaria avec les villas d'Auriol et celles de Saint-Zacharie. Car Saint-Maximin n'était pas encore né en tant qu'agglomération. Les vestiges romains sont rares dans cette commune, et la population indigène du Castrum Rodenas devait rester encore de longs siècles sur cet escarpement. Aucun pôle d'attraction, même affectif, n'exista à Saint-Maximin avant la fin du Haut Moyen Age.

Par contre, pendant tout le Bas Empire et le Haut Moyen Age, Trets, Aix, et plus loin Arles que l'on pouvait atteindre par la voie Aurélienne plus facilement qu'en passant par Marseille, conservent leur importance.

Pour nous en tenir aux deux villes de la vallée de l'Arc, rappelons qu'« Aix, métropole administrative du Bas Empire, devient avec les empereurs chrétiens, la métropole religieuse qu'elle est encore à présent » (74). Trets qui jouera longtemps son rôle de marché actif restera dans le Haut Moyen Age le centre important de la « Vallée de Trets » (75), et ses seigneurs seront jusqu'au XIV^e siècle les suzerains des fiefs d'Auriol et de Roquevaire.

Comment s'étonner alors, surtout qu'aucun centre n'était né vers Saint-Maximin, que notre voie ait conservé jusqu'au XIII^e siècle la faveur dont elle jouissait depuis les premiers siècles de notre ère ?

(74) B.D.R., tome II.

(75) Cf. Chaillan ; *Recherches archéologiques et historiques sur Trets et sa vallée*,

On sait qu'entre le v^e et le xiii^e siècles, la Provence avait conservé un réseau routier très important (76). Toutes les anciennes voies romaines étaient encore utilisées. « Les guerres civiles du vi^e n'ont pas l'air de gêner le mouvement des voyageurs » (77). « Les pirates du Freinet ne paraissent pas avoir gêné les communications. »

Selon toutes apparences, notre voie ne dut donc pas cesser d'être fréquentée.

Enfin, peut-on raisonnablement penser que Pierre-Brémond d'Auriol aurait édifié vers 1155 le château-fort de Roquevaire, là où il est, c'est-à-dire à près de 2 kilomètres de la voie du Pujol, alors que les éminences facilement défendables ne manquent pas sur ce tracé ? Croit-on que cette forteresse a été construite pour surveiller « les eaux silencieuses de l'Huveaune et les rares paysans inoffensifs qui travaillaient aux environs » (78) ? Certes, non, mais ce château permettait de contrôler, et d'interdire au besoin, la principale voie d'accès au fief d'Auriol, et il a été élevé précisément à une portée d'arbalète de notre voie de la vallée.

C'est pour toutes ces raisons qu'il n'est pas permis de penser que notre voie n'est pas restée au moins jusqu'à la fin du Haut Moyen Age, le principal moyen de communication entre la vallée de l'Huveaune et celle de l'Arc.

CAUSES DE L'IMPORTANCE DE LA VOIE DU PUJOL DU MOYEN AGE A 1643

Certes le chemin du Pujol n'avait pas été abandonné pour les relations directes de la moyenne vallée de l'Huveaune avec Auriol et Saint-Zacharie; ce chemin bien qu'incommode est plus court d'environ 2 kilomètres quand il s'agit d'aller de Rioux au Pujol, soit de la région d'Aubagne à celle de Saint-Maximin. Mais vers le milieu du Moyen Age il allait retrouver une faveur perdue depuis plus d'un millénaire à cause de la croissance aussi rapide qu'inattendue de Saint-Maximin.

(76) B.D.R., t. II, p. 281.

(77) *Ibid.*, p. 278.

(78) Cf. Albanès : *Roquevaire...*

La ville de Saint-Maximin s'est constituée vers les XI^e-XII^e siècles. Il y existait un important prieuré appartenant à cette époque à Saint-Victor de Marseille. Depuis 1246, cette petite ville est le siège d'une baillie, et en 1279 « le prince de Salernes, connu plus tard « sous le nom de Charles II, dit le Boiteux, Roi de Naples et Comte « de Provence, y fit la découverte des vraies reliques de l'illustre « sainte Marie-Madeleine » (79).

Ordonnée par ce prince, l'érection de la célèbre basilique commença et aussi celle du couvent.

C'est à cette époque que naquit le célèbre pèlerinage. Il connut une vogue énorme du XIV^e au XVIII^e siècle. C'est ainsi qu'au XIV^e nous y voyons aller huit papes et autant de rois ou empereurs, français ou étrangers. Les papes accordèrent de nombreuses et importantes indulgences à ceux qui travailleraient ou feraient travailler à l'achèvement de la basilique, et d'autres indulgences à ceux qui la visiteraient dans un but de dévotion. Aussi, vers la fin du XVII^e siècle, par exemple, c'est une foule de 6.000 personnes qui accourt à Saint-Maximin le Vendredi-Saint.

Parallèlement cette ville devient un centre commercial important et sa foire pour les chevaux et mulets de pays compte à cette époque parmi les cinq plus importantes de la province.

Et voilà pourquoi le chemin du Pujol qui raccourcissait notablement le trajet de Marseille à Saint-Maximin connu au Moyen Age et jusqu'en 1643 une faveur qu'il avait perdue pendant plus d'un millénaire.

Pierre SERVAN.

(79) Cf. Rostan : *Eglise de Saint-Maximin*, p. 17.